



## Entrer en campagne

Salut les bouseux ! Mais non, nous ne nous adressons pas à nos collègues du SSP. Mais aux habitants de la campagne, si souvent ignorés des auteurs. On pourrait certes évoquer les grands anciens, *La terre de Zola* ou *Raboliot de Genevoix*. Mais ça fait quand même loin. Ou alors les polars ruraux américains, mais il faut être capable de supporter la lecture de Jim Thomson. Pourtant quand on cherche on trouve des romanciers français qui plongent leur plume dans la glaise, le purin ou même au cœur de la forêt. Lui, lui il la connaît la nature. Lui il ne nous décrit pas des gazons avec leur nain de jardin, mais un Lot inaccessible au-dessus de Limogne. On vous aura prévenus si vous y mettez les pieds, les animaux vous attendent. Des chevreuils, des sangliers, des loups ou même pires parce qu'il n'y a pas si longtemps ce sont des lions et des tigres qui avaient pourri la vie des habitants.

Et elle, elle, elle la connaît la vie à la ferme. La sienne pourrait vous faire envie. Mais ne tombez pas dans le panneau planté devant l'entrée où il est écrit « Bienvenue au Paradis ». Parce que cette ferme va vous hacher le corps, vous broyer le dos, vous détruire les mains, vous prendre vos amours qui auront bien trop peur d'y rester. Alors bien sûr vous serez au grand air. Mais attention, l'air pur ça fait des dégâts.

Lui aussi il les aime les campagnes, les rudes, celles où ça hume le sang. Parce que ses campagnes elles sont électorales. François Gaborit ne vit que pour elles, celles qui vous amènent au pouvoir et qui attirent vers vous des femmes. Enfin, c'est du moins ce qu'il a longtemps pratiqué mais aujourd'hui ...

### Sommaire

*Une bête au paradis,*  
Cécile Coulon, p2

*Courir,*  
Jean Echenoz, p3

*Le zéro et l'infini,*  
Arthur Koesler, p4

*Un testament espagnol,*  
Arthur Koesler, p5

*Chien-Loup,*  
Serge Joncour, p6

*Le cœur de l'Angleterre,*  
Jonathan Coe, p7

*La meute,*  
Thomas Bronnec, p8

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

### Contacts :

Pierre-Julien Andrieux,  
Sylvie Mercier,  
Valérie Bougeant,  
Axelle Bonzi,  
Laurent Bisault,  
Éric Ambiaud (SSP)  
Marceline Bodier (DG)



## Une bête au paradis

Cécile Coulon, L'iconoclaste

Ne vous y trompez pas, la bête c'est elle. Cécile Coulon. Toujours pas 30 ans et déjà son septième roman, plus des essais, des nouvelles et des poèmes. On vous a déjà présenté *Le cœur du pélican* (Surbooké n°8) et *Trois saisons d'orage* (Surbooké 21). Elle continue, en bonne marathonnienne qu'elle est par ailleurs, avec pour la première fois une sortie du livre en pleine rentrée littéraire. Un risque que son ancien éditeur n'avait jamais voulu prendre, de peur que ses romans passent inaperçus. Le danger n'était pas bien grand tant ce nouveau bouquin est réussi. Il est tout aussi rural que le précédent, l'action se déroulant presque entièrement dans une ferme dont on ne connaît pas le lieu, devant laquelle se trouve écrit : « bienvenue au Paradis ». De paradis, la ferme n'a que le nom tant la vie y est difficile pour ceux qui y résident. Certes le cadre est magnifique, Cécile Coulon nous en décrit longuement les couleurs, mais tellement exigeant. En plus des animaux, poules, pintades, cochons et vaches, Émilienne y élève ses deux petits-enfants Blanche et Gabriel depuis la mort de leurs parents dans un accident de voiture. Elle a aussi accueilli Louis quand adolescent il avait fui les coups de son père. Il est depuis le commis de l'exploitation, le seul homme. Les enfants grandissent et Gabriel demeure traumatisé par l'absence de ses géniteurs, mais heureusement Blanche s'annonce aussi forte que sa grand-



mère. À 16 ans elle s'éprend au lycée d'Alexandre, si beau. C'est avec leur première fois que débute le livre. Blanche en a choisi la date, le jour où la mise à mort d'un cochon mobilise toute l'attention de cette micro-société. Si Alexandre estime s'en être bien sorti, Blanche est plus mitigée. « Ça fait mal comme de marcher sur une braise » lui dit Blanche. Il y aura plein d'autres fois, bien mieux réussies. Alexandre est si beau, plein d'attentions pour Émilienne qui le lui rend bien. Pas vraiment doué avec les animaux, Alexandre se ratrape en vendant les œufs au marché. Seul Louis ne l'accepte pas car il aurait tant aimé être à sa place, mais il n'a pas son mot à dire. Vient le jour où Alexandre annonce à Blanche qu'il part faire ses études à la ville. Elle sait parfaitement que ses promesses de revenir toutes les semaines seront vaines. Elle qui lui a tant donné, ne peut pas imaginer vivre ailleurs, ne pas succéder à sa grand-mère. Laisser mourir Le Paradis. Blanche ne se remet du départ d'Alexandre qu'en travaillant tant et plus, musclant et transformant son corps. Dix années plus tard Alexandre revient. Agent immobilier, on dit de lui qu'il a très bien gagné sa vie en Nouvelle-Zélande. En présentant son livre, Cécile Coulon explique s'inscrire dans le sillage des rares écrivains de la campagne comme Franck Bouysse, celui de *Plateau* (Surbooké 16) ou de *Grossir le ciel* (Surbooké 27). Elle partage beaucoup de choses avec l'auteur corrézien. Son amour du Massif central, la noirceur de ses histoires et le talent.

## Courir

Jean Echenoz, Les Éditions de Minuit

Soixante-dix ans après sa première médaille olympique, on se souvient encore de lui. Et pour cause puisqu'il a été le plus grand coureur de fond de tous les temps. Celui qui battait record sur record. Émile Zatopek a ainsi traversé les années pour rester dans un coin de notre mémoire, lui qui ne cherchait jamais la gloire. Jean Echenoz nous en livre un portrait dans un petit livre particulièrement accessible, ce qui n'est pas toujours le cas chez ce grand écrivain. Rien ne disposait Zatopek à pratiquer l'athlétisme. Rien si ce n'est à coup sûr ses gènes. Parce que du côté d'Ostrava en Tchécoslovaquie là où il était né, il fallut pas mal de circonstances pour pousser Émile sur une piste. Il se serait bien contenté de son emploi chez Bata, mais voilà les Allemands ont envahi ce territoire histoire de porter secours aux Sudètes. Ils décident donc d'organiser une course entre les *Übermensch* et une bande de Tchèques faméliques, déguenillés, histoire de bien montrer quelle était la race supérieure. Par chance Émile ne finit que deuxième, car une place de moins et c'était les ennuis assurés. Il se prend quand même au jeu et s'entraîne sérieusement. Que Zatopek fût doué, on le comprit rapidement. Mais il révolutionna aussi la manière de se préparer en travaillant sa vitesse. Reste quand même son style qui questionna tous les spécialistes. Zatopek courait en balançant sa tête, grimaçant, mais il refusa toujours de modifier

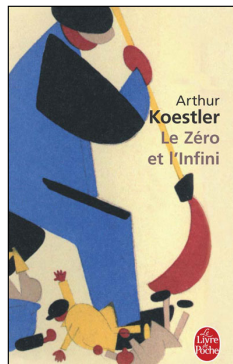


son allure. Le style du coureur n'était pour lui rien d'autre qu'une connerie. Seule l'efficacité comptait. Arrivent les jeux de Londres en 1948. Zatopek gagne le 10 000 mètres en accélérant brutalement à mi-course. Fatigué à l'arrivée? Apparemment pas parce qu'il trotte la ligne franchie avant de demander un verre d'eau. Quatre ans plus tard, il remporte le 5 000 mètres, le 10 000 et le marathon qu'il n'avait jamais couru. Zatopek est une idole dans son pays. Une idole qui va se heurter à la nouvelle donne politique. Le temps est venu des Procès de Prague. On arrête, torture, fait avouer et on pend ceux qui sont dénoncés comme ennemis du pouvoir. L'industrie locale du chanvre ne s'est jamais si bien portée. Or le parti communiste n'a qu'une peur, que Zatopek profite d'une course à l'étranger pour y rester. Il n'en a jamais eu l'intention mais il doit se plier aux ordres. Après les morts de Staline et de Gottwald, l'étau se desserre. Zatopek part à Melbourne pour courir le marathon. Sur le déclin il finit sixième. Sa vie aurait pu se terminer tranquillement quand les Soviétiques reviennent à Prague en 1968. Zatopek qui soutenait Dubček est envoyé dans une mine d'uranium. Respirer c'est bon pour la santé. Six ans plus tard, il est promu éboueur à Prague. Mauvaise idée, les habitants le reconnaissent, les éboueurs refusent qu'il porte les poubelles, et il est acclamé quand il court derrière le camion. On lui trouve donc un autre poste. On ne touche pas à un tel champion !

## Le zéro et l'infini

Arthur Koestler, Livre de poche

Un même auteur pour deux livres témoins du siècle passé. Débutons par le plus connu, *Le zéro et l'infini*. Arthur Koestler met en scène sous forme de roman les procès de Moscou de la fin des années 30 quand Staline élimine la vieille garde bolchevique. Membre du parti communiste allemand et agent du Komintern, Koestler est présent à Moscou en 1937 lors des procès. Il s'inspire de cette réalité pour mettre en scène Roubachof, le héros du roman. Haut dignitaire du parti, il assiste aux purges sans sourciller, jusqu'au jour où lui même est arrêté. La suite du roman va prendre la forme d'un huis clos carcéral qui va plonger Roubachof dans de profondes réflexions. L'emprisonnement va mettre sa foi dans la révolution à l'épreuve. Il repense à toutes ses actions et il ne lui vient jamais à l'esprit de les nier comme tout cadre discipliné du parti. Pourtant la raison commence à le travailler et l'heure est venue où apparaissent les premières défaillances. En dépit de cette prise de conscience, il finira comme Zinoviev, Kamenev ou Boukharine, l'intellectuel de la révolution dont Roubachof est inspiré, à reconnaître des fautes, des

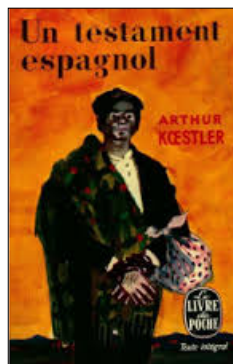


trahisons, des complots dont il est innocent. Celui qui l'interroge à toute heure de la journée pour casser sa résistance, symbolise la matière brute qui triomphe sur l'esprit. Son tortionnaire n'a pas connu la révolution mais en est un de ses enfants monstrueux. Pour les partisans du régime, la révolution russe est une grande expérience unique dans le monde et dans l'histoire. En tant qu'expérience, elle peut amener à faire des erreurs. Mais seule l'expérimentation permet d'évoluer vers des jours meilleurs. Le Parti n'a jamais tort. « *Toi et moi nous pouvons-nous tromper, mais pas le Parti ; le Parti, camarade, est quelque chose de plus grand que toi et moi, et mille autres comme toi et moi. Le Parti c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire dans l'histoire.* » Le zéro représente alors la place de l'individu au sein de la société communiste russe, l'être humain en tant qu'entité individuelle n'existe pas et doit se sacrifier au bénéfice de la communauté : l'infini. À partir de cette « philosophie », tout est alors excusable, famines, déportations, exécutions. Publié en 1940 et traduit en France en 1945, mal accueilli par l'intelligentsia proche du PC cet ouvrage marquera la fin de l'engagement communiste de Koestler.

## Un testament espagnol

Arthur Koestler, Livre de poche

Quelques années auparavant, en 1937 Koestler couvre la guerre d'Espagne comme journaliste. Il décrit comme le fera Orwell dans *Hommage à la Catalogne*, la générosité, l'insouciance mais aussi l'amateurisme régnant dans les rangs républicains face aux armées franquistes. Apprenant que les troupes nationalistes avancent vers Malaga, Koestler décide de s'y rendre. Il logera chez Sir Peters, sujet britannique et biologiste de renom. Les fascistes prennent la ville et liquident 4 000 partisans du Front populaire. Il y est arrêté et incarcéré notamment à cause d'un article peu flatteur consacré au général Queipo de Llano qui par malchance se trouve être à la tête des troupes combattant dans le sud de l'Espagne. Koestler commence par attendre des nouvelles rassurantes. En tant que citoyen anglais, il ne se voit pas connaître le sort des autres prisonniers. Mais en essayant de communiquer avec les prisonniers en promenade dans la cour, il a un choc. Il réalise qu'ils font semblant de ne pas le voir derrière ses barreaux et qu'ils ne vont jamais au-delà d'une ligne blanche tracée au sol. Il comprend

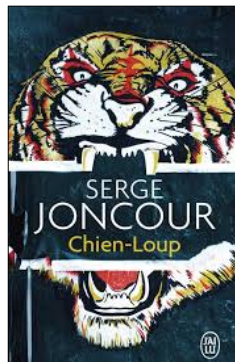


alors qu'il est dans une aile réservée aux condamnés à mort. Les jours passent dans l'angoisse que cela soit le dernier. Pourtant au fil des jours sa situation matérielle s'améliore, livres, cigarettes, papier pour écrire lui redonnent le moral. L'horreur ressurgit très vite quand il assiste au ballet macabre qui se déroule au cœur de la nuit. Accompagné d'un prêtre, les détenus sont emportés pour être fusillés. La comptabilité macabre qu'il tient jour après jour lui inspire la réflexion suivante : « *Tu travailleras six jours a dit le Seigneur et le septième, le jour du Sabbat, tu ne feras aucun travail d'aucune sorte. Dans la nuit de dimanche, on en fusilla trois.* » Après près de quatre mois de captivité, il est libéré contre échange avec un autre prisonnier. De cette expérience de dialogue avec la mort (expression qui figure dans le titre complet), naîtra plus tard *Réflexions sur la peine capitale* coécrit avec Albert Camus. Arthur Koestler nous laisse un rare témoignage de la guerre d'Espagne vu côté franquiste sans rien cacher de l'aspect le plus criminel de ce régime. Pour ceux qui voudraient se replonger dans cette époque, une excellente BD : *La guerre civile espagnole* de Paul Preston.

## Chien-Loup

Serge Joncour, Flammarion

Lise ne voulait pas en démordre. Elle voulait passer ses vacances dans ce coin perdu du Lot, dans cette maison trouvée sur le Net. Une location dont le propriétaire garantissait le calme, perdue qu'elle était au sommet des collines, sans un voisin à moins de 10 kilomètres. Argument supplémentaire pour Lise, il n'y avait ni wi-fi ni réseau téléphonique. Or ce dernier point était insupportable pour Frank. Passe encore de sacrifier son mois de vacances puisse qu'il était habitué à le prendre à la mer ou au moins entouré d'amis. Mais un mois sans téléphone, ce n'était juste pas imaginable. Lise finit par le convaincre, mais Frank n'en pensait pas moins. Il profiterait de la première occasion pour remonter à Paris histoire de suivre ses affaires de producteur de cinéma, d'autant que ses nouveaux associés n'avaient pas l'air net. Il fallut louer un 4 x 4, l'annonce le précisait. Impossible autrement de se hisser au sommet du mont d'Orcières, situé à quelques dizaines de kilomètres de Limogne, à l'est du département. La grosse Audi, 300 chevaux sous le capot, n'était pas de trop pour ce chemin incliné à 45 degrés, même si elle était trop large pour la sente. Ainsi commence le troisième roman de Serge Joncour chroniqué dans ces colonnes après *Repose-toi sur moi* et *L'écrivain national* (Surbooké n°26). Assurément le meilleur ce qui n'est pas rien. Joncour nous livre deux histoires parallèles, qui se déroulent au même endroit, à deux époques différentes. En 2017 avec Lise et Frank, et en juillet



1914 quand débute la Première Guerre mondiale. Les hommes sont raflés pour aller tuer du Boche très loin au nord. Or un Boche, il venait d'en arriver un à Orcières, Wolfgang Hollzenmaier, dompteur de lions et de tigres de son état. Mais dompteur au chômage car les cirques ne fonctionnent pas en temps de guerre. Alors Wolfgang propose d'installer fauves et cages au sommet du mont contre une rétribution au profit du village. Et surtout d'acheter des moutons pour nourrir ses bêtes. Une opportunité que le maire ne refuse pas sachant que les militaires n'ont pas pris que les hommes. Ils ont aussi emmené les chevaux et les bœufs sauf les plus vieilles charnes, ce qui contraint les villageois à labourer à la force des mains, en plus de s'occuper des enfants et des anciens. Les rendements s'en ressentent ce qui fait qu'il n'y a plus grand-chose à vendre à la fin de la saison. Alors si le Boche accepte d'acheter les brebis que les villageois ont planquées loin de leurs habitations c'est toujours ça de gagné. Même si c'est au prix de hurlements de fauves qui altèrent leurs nuits. Le roman est construit en alternant les deux époques. Dans une atmosphère inquiétante aussi bien en 1914 qu'en 2017, car personne ne vit plus depuis longtemps au sommet du mont. Parce que la terre y est devenue stérile depuis que les villageois ont tenté de sauver leurs vignes du phylloxéra, mais aussi parce des bêtes rôdent dans les bois. Tous les chasseurs vous le diront. Un coup à vous retrouver en face de loups, de lynx ou d'autres animaux que vous ne manquerez pas d'entendre hurler la nuit.

## Le cœur de l'Angleterre

Jonathan Coe, Gallimard

« *Comment en est-on arrivé là ?* ». C'est la question posée sur la quatrième de couverture du bouquin de Jonathan Coe. Une question qui fait référence au *Brexit* qui n'a pas fini de bouleverser une grande partie des habitants de la perfide Albion, au point de fracturer le pays. Les vieux contre les jeunes, les ruraux contre les citadins, les ouvriers contre les diplômés voire même les familles elles-mêmes. Faut-il le préciser, Coe comme la majeure partie de ceux qui sont censés composer l'élite du pays, a opté pour le *Remain*. Il ne s'agit pas pour autant pour lui de remettre en question le vote, mais plutôt de continuer sa réflexion entamée il y a bien des années sur la société anglaise dans *Bienvenue au club* et *Le cercle fermé*. (Surbooké n°13). Dans son nouveau roman Jonathan convoque donc les personnages qui avaient animé les deux premières parties de sa trilogie. Benjamin Trotter a dépassé les cinquante ans, enfin terminé son livre, et profite du moulin qu'il vient d'acheter. Doug Anderton est toujours journaliste tendance travailliste, restant ainsi fidèle à l'engagement syndical qui fut celui de son père. Ce qui ne l'empêche pas de résider à Chelsea dans la maison de sa richissime épouse. Retrouver ces personnages, dont on pensait que l'histoire s'était arrêtée avec *Le cercle fermé* c'est comme retrouver par hasard de vieux copains. On ne peut passer à côté d'une telle opportunité. Alors on en profite et on se régale de leurs nouvelles aventures, à commencer par celles de

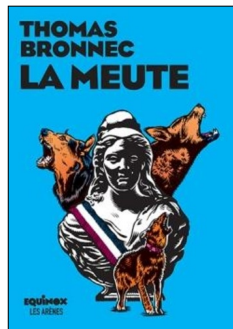


Sophie, la nièce de Benjamin, sans doute le personnage principal du roman. Sophie qui commence sa vie professionnelle dans l'enseignement supérieur, un métier qui semble encore plus mal rémunéré en Angleterre qu'en France. Le bouquin débute par la mort de la mère de Benjamin, ce qui nous vaut une revue de famille. Le personnage du jour c'est Colin, le père de Benjamin qui va se montrer page après page plus bougon, regrettant la disparition des usines, lui l'ancien cadre de British Leyland. Comment pourrait-il comprendre que les Anglais doivent désormais choisir entre des voitures allemandes, françaises ou japonaises ? L'évènement important arrive avec les émeutes de Londres en 2011, déclenchées par la mort d'un Antillais abattu par la police. Beaucoup d'Anglais en resteront marqués et dériveront vers un rejet des étrangers. L'histoire du pays n'est pas pour autant rectiligne car les Britanniques connaîtront un grand moment de fierté lors des jeux de Londres. La cérémonie d'ouverture leur permettant de mettre en avant une de leur grande richesse : le rock anglais si cher à Coe. Cela n'aura qu'un temps. Entre lâcheté de la classe politique, démagogie d'une presse peu ragoûtante, la catastrophe se prépare. N'allez pas croire que ce livre est un traité de sciences politiques. C'est avant tout le roman d'un grand écrivain, une histoire douce-amère où les couples se font et se défont. De grands moments d'humour comme quand cette vieille Anglaise refuse de quitter son bateau de croisière après la mort de son mari parce qu'elle a payé l'intégralité de son billet.

## La meute

Thomas Bronnec, Les Arènes

« Ce roman est une œuvre de fiction ». C'est Thomas Bronnec qui nous le dit. L'information est bonne à prendre parce qu'on aurait eu tendance à se projeter vers la réalité en le lisant. Comprenez. Dans ce troisième volet de ce que son éditeur appelle « l'exploration des élites françaises », Bronnec nous raconte l'histoire d'un ancien président de la République, un socialiste prénommé François qui cherche à revenir aux affaires. Pas pour lui bien sûr, pour le bien du pays qu'il a notoirement plongé dans la mouise en acceptant un référendum sur la sortie de la France de l'Union européenne. Un coup de poker pour déstabiliser la responsable de la droite qui lui a succédé en s'alliant au Rassemblement national. Et que croyez-vous qu'il arrivât ? Les Français votèrent pour le *Frexit*. Le vrai, le total avec sortie de l'euro. On retrouve François Gaborit au début du roman dans un meeting à Luxeuil dans les Vosges où il a décidé d'entamer sa reconquête du pouvoir. Sincèrement, on n'a rien contre les Luxoviens, mais il faut avoir les crocs pour commencer une campagne en leur rendant visite. D'autant plus que le chemin s'annonce long et pénible, à en croire les sondages. Mais Gaborit croit en lui. Il ne sait de toute façon rien faire d'autre que de la politique. De la politique et tout ce qui va avec quand on en a atteint les plus hauts sommets, à savoir consommer les femmes qui l'entourent. Avec l'âge, l'appétit s'est peut-être calmé mais ça fonctionne encore. Cela a été sa force



et cela va devenir sa faiblesse quand surgit des réseaux sociaux une rumeur qui va tout emporter : Gaborit serait un pervers qui aurait transformé le Fort de Brégançon en lupanar peuplé de mineures. Que faire face à cet ennemi qui avance masqué et que l'on ne peut pas combattre ? Que vaut un meeting à Luxeuil face aux *fake news* ou du moins ce que l'on qualifie ainsi ? D'autant que Gaborit a d'autres adversaires, à commencer par Claire Bontems la nouvelle égérie de la gauche, la vraie, celle qui ne s'est pas compromise avec le pouvoir. Sans compter sa propre sœur qui lui vaut une haine tenace et qui est la principale conseillère de Bontems. Après *Les Initiés* puis *En pays conquis* (Surbooké n°2 et 12), *La Meute* est une vraie réussite qui vous fait froid dans le dos. L'histoire est crue ainsi que parfaitement crédible. Elle montre les connivences de la presse et du pouvoir, l'attrait de la société pour une transparence totale de la vie publique, au risque d'oublier que sans respect de la vie privée on n'est pas loin de la fin de la démocratie. Elle vaut beaucoup par ses principaux personnages. Gaborit, complètement déconnecté de la vie quotidienne tant il a été biberonné aux avantages depuis sa jeunesse. Bontems, jeune femme prête à beaucoup pour faire triompher ses idées et sans doute plus pour vaincre ses démons personnels. Et tous ceux qui vont avec. Grégoire Castelli, jeune conseiller en communication qui a préféré demeurer fidèle à son parti plutôt que d'aller s'enrichir dans le privé. Sans parler de la presse qui n'en ressort pas grandie. Heureusement, ce n'est qu'un roman.